

suivant les cas, si l'enfant est élevé au biberon. Bien que divers auteurs aient confirmé les observations de Weill, Variot, Comby, Guinon ne se montrent pas très partisans de cette méthode, d'une part parce que les injections de lait provoquent des réactions violentes; de l'autre parce que rien ne prouve que l'intolérance soit réellement due à l'anaphylaxie. Il est très difficile, en effet, de mettre celle-ci pratiquement en évidence; l'intradermo-réaction, la recherche des précipitines dans le sérum étant infidèles, il faut recourir à la transmission de l'anaphylaxie passive au cobaye, ce qui ne peut se faire que dans les laboratoires spécialement outillés.

Conclusions. — Parmi les nombreuses applications de la galactothérapie, très peu sont concluantes; la plupart du temps, les résultats se montrent contradictoires ou du moins inconstants. Il n'y a guère que dans les complications des infections gonococciques, complications de voisinage, complications articulaires et oculaires, que les injections de lait paraissent avoir une efficacité à peu près régulière. Encore ne peut-on parler de spécificité, puisque le lait lui-même n'a absolument aucune action empêchant sur le microbe. En somme, il s'agit d'une méthode mettant en jeu le choc colloïdal et les diverses réactions qui s'ensuivent et produisent des effets analogues à ceux que donnent les injections de peptone ou de sérum normal; elle représente une forme de la protéinothérapie la plus banale et ne possède pas de qualités exceptionnelles ou qui lui soient particulières; elle a même l'inconvénient de déclencher des réactions vives et dont nul ne peut prévoir la gravité. Assurément, elle est commode, puisque tout médecin peut se procurer aisément le lait bouilli nécessaire, mais aucun autre avantage ne semble, pour le moment du moins, recommander spécialement la galactothérapie. — Dr J. LAUMONIER.

Géographie monumentale de la France (LA), par J.-A. Brutails. (Paris, 1923.) — La géographie est décidément à l'honneur: avec Camille Jullian elle a renouvelé l'histoire de nos origines; en groupant sur le plan de la carte les faits linguistiques, elle a infusé une sève nouvelle à la science du langage. La voici maintenant qui, par ses méthodes, s'applique à vivifier l'archéologie.

Y a-t-il encore de vieux savants pour jauger un volume à son poids? En tout cas, le mince travail de J.-A. Brutails est plus riche en pensées et plus lourd de promesses que maintes volumineuses et indigestes compilations. C'est un véritable manifeste, qui ouvre à l'histoire de l'architecture des horizons nouveaux. Il marquera une date.

L'auteur est bien connu des spécialistes par ses recherches médiévales et archéologiques, qui ont eu pour point de départ le Roussillon et dont le cercle s'est bientôt élargi dans le rayon du Midi, puis de la France entière. Le grand public lui doit deux ouvrages remarquables de haute vulgarisation, dans lesquels la précision de la documentation s'allie à l'originalité des vues personnelles, un *Précis d'archéologie du moyen âge* (1908) et un petit volume, très

vivant: *Pour comprendre les monuments de la France* (1922).

Esprit ouvert à toutes les manifestations de la pensée, il n'est pas surprenant que l'auteur se soit inspiré de la géographie linguistique. « Toutes les manifestations de l'activité collective, écrit-il fort justement, sont soumises aux mêmes lois. » De même que la cartographie linguistique — nous l'avons montré dans un précédent article (janvier 1924) — a mis en valeur des évolutions et des facteurs jusque-là ignorés, de même, en pointant sur des cartes le résultat de certaines observations touchant l'architecture romane, puis gothique, J.-A. Brutails a pu saisir sur chaque carte « les formes analogues ou diverses et leurs rapports logiques ».

« Cette méthode, objective et sûre, se prête aux vues d'ensemble et aux travaux de synthèse... Rapproché-t-on les cartes, la comparaison fait apparaître la succession, l'évolution des formes et leurs rapports chronologiques. Les conclusions se lisent: on n'a qu'à prendre la plume pour écrire, si je puis ainsi parler, sous la dictée des faits. »

Les deux cartes ci-jointes, empruntées à l'ouvrage, permettent de saisir l'originalité, la précision et la fécondité de la méthode. Elles groupent sur le plan géographique d'une part les écoles religieuses romanes, de l'autre les écoles gothiques de la France, symbolisées chacune par une coupe schématique qui met en valeur ses caractères architectoniques essentiels: profil de la voûte et du bas côté. Bien entendu, il ne s'agit que du type — et du foyer — de chaque école. « Pas plus qu'elles ne sont homogènes, nos écoles ne sont hermétiquement closes; elles sont perméables à des courants qui les traversent, plus ou moins chargés d'influences. » La tâche de l'interprète consistera précisément à discerner, à l'aide de la carte, la direction et l'importance des courants, les rapports de filiation et de parenté entre les écoles.

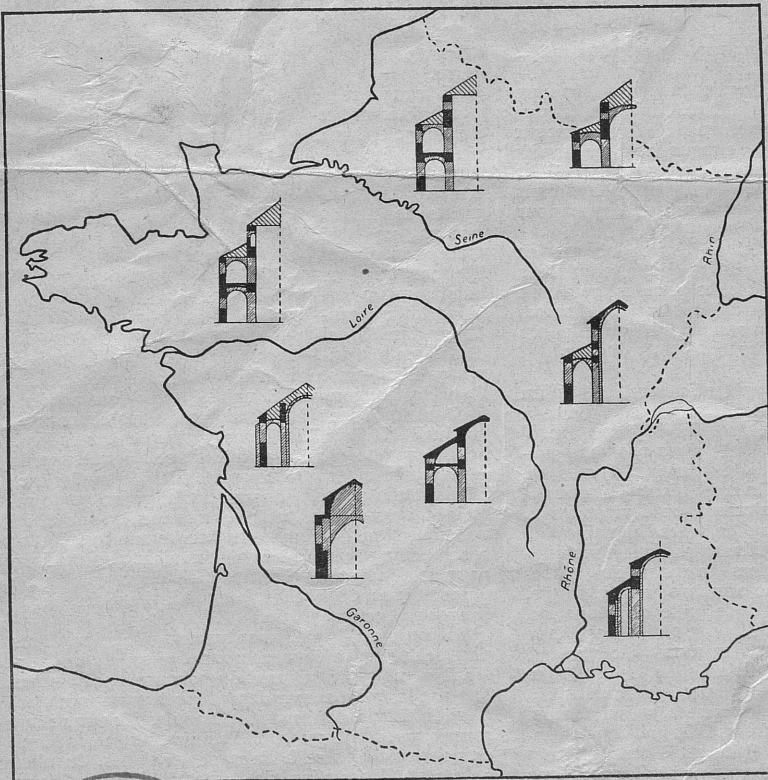
À l'époque romane, huit types principaux sont en présence: écoles provençales, périgourdine, poitevine, auvergnate, bourguignonne, rhénane, française et normande. À travers leurs variétés, on peut dégager des principes d'ensemble. L'influence du Midi prédomine et s'affirme dans le Poitou comme sur le Rhin. L'église périgourdine à coupole et à nef unique est le berceau de l'art roman méridional, dont les deux formes évoluées les plus pures sont l'église provençale et l'église poitevine, qui ajoutent souvent un bas côté, mais étroit, ignorent le triforium, la tribune et, plus ou moins, les fenêtres, — puis l'école rhénane trapue et massive, l'école auvergnate qui a la voûte centrale et l'éclairé d'une tribune, l'école bourguignonne, enfin, formant la transition entre la formule du Midi et celle du Nord. Cette dernière n'est représentée que par deux écoles: Ile-de-France et Normandie, dont les caractères essentiels sont le développement en hauteur de la voûte centrale et la présence du triforium.

Avec l'époque gothique, la carte architecturale de la France est profondément modifiée. Les écoles rhénane, auvergnate, provençale ont disparu; Poitou et Périgord ont fusionné. En revanche, une école gothique méridionale s'est créée dans le Languedoc.

Cette fois, le rôle des valeurs est renversé, et la prépondérance du Nord s'accuse non seulement par la réduction du nombre des écoles méridionales, mais par l'importation jusqu'au cœur du Midi d'un style dont le berceau est l'Ile-de-France. « L'avènement du gothique répond donc à un déplacement de certains centres d'activité: des foyers ont persisté, d'autres se sont éteints et de nouveaux se sont allumés. »

La disparition de l'école rhénane romane s'explique par le fait qu'elle était sans lien direct avec le reste de la France. L'histoire enseigne que c'était une importation lombarde, et la carte le démontre, l'école bourguignonne formant barrage entre elle et la Provence. L'Auvergne cesse d'être créatrice pour recevoir de toutes mains. Quant à la Provence, imprégnée de traditions romaines, elle est essentiellement rebelle à l'art gothique.

L'opposition se manifeste plus nettement encore qu'à l'époque



Les écoles romanes d'architecture religieuse.



romane entre Nord et Midi. L'école bourguignonne, qui formait transition à l'âge précédent, s'est désormais rattachée au groupe du Nord, dont les caractéristiques essentielles sont : chevet à déambulatoire, bas côtés, tribunes et fenêtres assurant un large éclairage, enfin et surtout arcs-boutants. Au Midi, au contraire, pas de déambulatoire et souvent pas de collatéraux; absence de triforium, parfois de fenêtres sur la nef; équilibre assuré sans arcs-boutants, soit par la nef secondaire, soit par des contreforts extérieurs (Sud-Ouest) ou intérieurs (Languedoc).

« Le premier groupe représente le libre développement de l'idée gothique, de l'art du Nord. Dans le second groupe, le principe gothique est gêné, comprimé par la tradition comme par l'art du Midi. »

Entre les deux époques, romane et gothique, l'art méridional, en fort recul au Centre et surtout à l'Est, a perdu l'Auvergne, la Bourgogne et le Rhin. En revanche, à l'Ouest, il s'est consolidé dans le Poitou, d'où il a gagné l'Anjou et poussé une pointe dans le Maine.

Dans une carte suggestive, J.-A. Brutails a comparé ces limites avec les limites juridiques (droit coutumier et droit écrit) et linguistiques qu'on peut tracer entre Nord et Midi. Toutefois, le critère linguistique qu'il a choisi — limite de la conservation de *c* devant *a* latin, *canta(r)*, chanter — n'est pas le plus exact; la conservation de *d*, *b*, *g* entre voyelles (*amado*, aimée; *ribo*, rive; *segur*, sûr) est beaucoup plus spécifique.

Et voici les conclusions générales.

Les causes qui provoquent la formation et le déplacement des formes architecturales sont d'ordre local et d'ordre externe. Parmi les premières, le climat entre en ligne de compte, bien que son importance ne doive pas être exagérée. D'autres causes locales, ressources en matériaux, génie de la race, traditions, se sont rencontrées et manifestées sur des points favorables à l'éclosion et à la propagation d'un style. « Autour des centres, le style se répand, comme autour d'un point d'émission se répandent les ondes concentriques. »

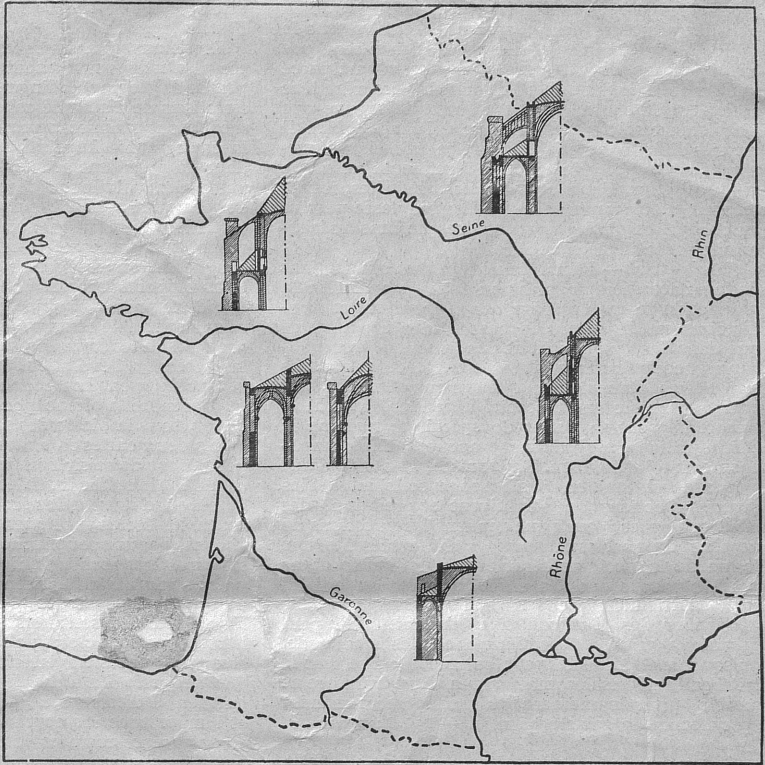
Les courants sont canalisés, dirigés suivant les voies de communication naturelles, empruntant les grands couloirs utilisés de tout temps par les migrations et le commerce, au premier rang desquels figure la vallée de la Saône et du Rhône. Comme la linguistique, l'archéologie nous montre le Midi agissant sur le Nord jusqu'à la fin de l'époque romane, tandis qu'à partir du XII^e siècle s'opère un renversement des influences. Le Renaissance amène, du moins dans le domaine de l'art, un retour de prépondérance pour le Midi.

L'auteur ajoute que de telles théories doivent être complétées par l'étude minutieuse des faits, par des enquêtes détaillées, et il trace les grandes lignes d'un questionnaire devant servir à l'élaboration de cartes archéologiques, d'un atlas monumental, équivalent de l'atlas linguistique de la France. — Albert DAUZAT.

Gigantisme. — Le gigantisme est l'état d'un sujet dont la taille est de beaucoup supérieure à celle des individus de même race et de même âge.

Cette définition montre qu'il n'y a pas de gigantisme absolu, c'est-à-dire de taille au-dessus de laquelle on est un géant. On n'est géant que par rapport à la taille que, normalement, on devrait avoir.

Ceci dit et les races ou familles humaines ne variant guère de taille que dans des limites restreintes, on donnera volontiers le nom de géants aux hommes qui mesurent 2 mètres, par exemple. Quelques-uns ont dépassé cette taille de beaucoup, puisque le kalmouk dont le musée Orfila possède le squelette atteignait 2 m. 53. Au XVIII^e siècle, vécut, paraît-il, un Anglais du nom de Toller, dont la taille était de 2 m. 55. Le Chinois Chang, qui s'exhibait à Londres il y a une trentaine d'années, mesurait aussi 2 m. 55, ainsi que l'un des frères O'Brien. Constantin, que l'on vit à l'Olympia de Paris, atteignait 2 m. 60 et Machnow, qui s'exhiba ultérieurement dans le même établissement, 2 m. 85. Il semble que ce soit le



Les écoles gothiques d'architecture religieuse.

maximum que l'on ait observé et que les tailles plus grandes soient du domaine de la légende ou aient été appréciées un peu sommairement. Ainsi doit-on juger le récit de Pline, qui parle d'un Arabe du nom de Cabara, lequel aurait mesuré 9 pieds et celui de Vanderbroeck, qui aurait vu au Congo un nègre de 3 mètres de hauteur.

Dans le domaine de la fantaisie, on peut citer aussi les calculs de Henriot qui, en 1718, ayant, dit-il, entrepris un travail considérable sur la reconstitution des mesures de l'antiquité, concluait de ses calculs qu'Adam avait 125 pieds et Eve 118. A partir de ce moment, la taille humaine décroît progressivement, d'après cet auteur, si bien que Noé ne mesurait plus que 100 pieds, Abraham 28, Moïse 13, Hercule 10, Alexandre 6 et César 5. C'est dans les environs de cette moyenne que la taille humaine s'est fixée, lorsque le Christ vint sur la terre.

L'empereur Maximin avait, dit-on, 2 m. 50 de haut. Faut-il évoquer aussi la fameuse histoire des ossements de Teuto-bochus, roi des Cimbres et des Teutons, que l'on admit avoir été d'une taille gigantesque sur la foi d'ossements trouvés en 1613 dans une carrière de sable près du château de Langon, en Dauphiné, et qu'on attribua bien gratuitement à cet adversaire malheureux de Marius? C'étaient, à n'en pas douter, les restes fossiles de quelque grand mammifère, et il serait superflu d'en parler si cette découverte n'avait suscité à ce moment une curiosité énorme, à tel point que roi et la cour voulurent voir ces ossements, que toute une collection d'ouvrages fut écrite sur ce sujet et si médecins et chirurgiens n'en avaient pris prétexte pour se lancer dans une querelle et un combat de pamphlets et de libelles, comme il leur arrivait si souvent à cette époque.

Toujours est-il que, jusqu'au XIX^e siècle, les géants passèrent tout bonnement pour des sujets extraordinaires, ne se distinguant du commun des hommes que par la taille et par des proportions anormales. Véritables jeux de la nature devant lesquels on restait surpris, avec une nuance d'admiration, mais dont on ne songeait guère à faire des malades. Ce n'est qu'après la description de l'acromégalie par Pierre Marie en 1886 que le gigantisme entra dans la patho-



L'Irlandais Patrick O'Brien (2 m. 55).